

# Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

---

Volume 61  
Number 1 *La réception des littératures francophones*

Article 9

---

12-1-2003

## La critique et Léopold Sédar Senghor / Léopold Sédar Senghor et la critique

Fernando Lambert  
*Université Laval*

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [African History Commons](#), [African Languages and Societies Commons](#), [African Studies Commons](#), [French and Francophone Language and Literature Commons](#), and the [Poetry Commons](#)

---

### Recommended Citation

Lambert, Fernando (2003) "La critique et Léopold Sédar Senghor / Léopold Sédar Senghor et la critique," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 61 : No. 1 , Article 9.  
Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol61/iss1/9>

This Dossier is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

**Fernando LAMBERT**  
Université Laval

## La critique et Léopold Sédar Senghor / Léopold Sédar Senghor et la critique

**Résumé** : L. S. Senghor a entretenu une double relation avec la critique : son œuvre poétique a donné lieu à une abondante production critique et le poète a toujours été en dialogue avec ses critiques; de plus, il a lui-même pratiqué la critique littéraire. La critique portant sur Senghor provient de deux sources bien différentes. De 1945 à 1960, la critique européenne occupe le premier plan, la critique africaine s'en tenant davantage à des questions périphériques à l'œuvre poétique senghorienne : la langue française, la Négritude. Le retrait du poète de la scène politique en 1980 est une date significative pour la production critique en Afrique. Ajoutons que la critique senghorienne a connu ces dernières années un regain notable. Pour compléter le tableau de façon utile, il faut faire une place à la pratique de la critique par Senghor.

Africanité, critères, critique, Léopold Sédar Senghor, négritude, poésie, réception, repères

Personne ne sera étonné que Léopold Sédar Senghor soit l'écrivain africain qui a fait l'objet du plus grand nombre de travaux critiques. Dans un premier temps, les critiques africains ont porté leur regard avant tout sur l'homme politique, en particulier à partir des années 1960, après son accession à la présidence du Sénégal, mais aussi sur sa vision de la Négritude, très peu sur son œuvre poétique. Les africanistes, de leur côté, ont placé au premier rang le poète et le théoricien de la Négritude, l'homme politique venant par la suite. Ce positionnement initial de ces deux groupes est hautement significatif. Nous considérerons successivement ici : les critiques africains et Senghor, ensuite les africanistes et Senghor, puis Senghor critique littéraire et « critique » de sa poésie, pour examiner brièvement enfin la situation actuelle de la critique sur Senghor.

*Présence Francophone*, n° 61, 2003

### **Les critiques africains et Senghor**

Il apparaît assez clairement que pour beaucoup d'Africains, la figure de Senghor a d'abord été celle de l'homme politique, du président qui faisait aussi des poèmes. La fonction suprême de chef d'État a servi d'écran à son œuvre poétique qu'elle reléguait en quelque sorte en arrière-plan. Les présidents-poètes, il faut le reconnaître, sont des êtres plutôt rares. Par ailleurs, une responsabilité publique de cet ordre joue comme un porte-voix ou un mégaphone qui amplifie les paroles de celui qui l'exerce. Au milieu de nombreuses attitudes critiques de la part des Africains, on note que s'agissant du poète Senghor, une véritable polarisation s'est manifestée autour de la question de la langue et au sujet de la Négritude, au point d'occulter l'œuvre poétique dont ils parlent très peu sinon pas du tout. Nous ne prenons pas en compte ici les écrits portant sur l'homme d'État et ses politiques.

On connaît la relation de Senghor à la langue française. Les Africains, surtout les intellectuels, encore occupés par les grandes attentes soulevées par les indépendances, ne pouvaient que réagir aux déclarations du président-poète qui disait le français « langue de culture » ouvrant sur l'Universel, « langue de communication », « une langue de gentillesse et d'honnêteté, c'est-à-dire de clarté parce que de rigueur » (Colloque sur la littérature africaine d'expression française, Dakar, 1963). Senghor récidivait en 1966, lors de la réception de son doctorat *honoris causa* de l'Université Laval, en rappelant les qualités du français : « clarté et richesse, précision et nuance ». Il vante à de nombreuses reprises les vertus de la langue héritée de la colonisation, au point d'irriter les intellectuels qui se disaient de gauche. Tout au long de son parcours, Senghor est perçu comme ayant pris le parti de la métropole, ou du moins comme celui qui n'a pas coupé complètement le cordon ombilical avec l'Europe. Pour plusieurs Africains, son élection à l'Académie française en 1984, donc bien plus tard, se situe ainsi dans une certaine logique.

Il faut reconnaître que Senghor est un maître de la langue française. Certains de ses compatriotes disaient même qu'il la connaissait mieux que les Français eux-mêmes. Est-il nécessaire

de rappeler qu'il a choisi la voie des langues-mères du français, le grec et le latin? En 1935, il est agrégé de grammaires classiques. Cela lui a permis de se familiariser avec toutes les subtilités de la langue française, poussant ses virtualités jusqu'à leurs limites et recourant au besoin aux modèles syntaxiques latins où les déclinaisons permettent de lire les fonctions grammaticales. Quelques exemples parmi bien d'autres : « Femme, allume la lampe au beurre clair, que causent autour les ancêtres comme les parents, les enfants au lit » (Senghor, 1990, « Nuit de Sine » : 14), comme les parents le font, une fois les enfants au lit; ou encore : « Et ta beauté me foudroie en plein cœur, comme l'éclair d'un aigle » (*ibid.*, « Femme noire » : 16), comme l'éclair le fait d'un aigle. Sa connaissance profonde de la langue française et l'emploi esthétique qu'il en fait dans sa poésie, le situent en effet bien loin de l'usage courant de ses compatriotes intellectuels et des autres Africains.

Une polarisation plus grande encore a été provoquée par la Négritude senghorienne, le premier visage de la spécificité nègre, avant de passer à l'Africanité. On se retrouve donc dans un contexte très semblable à celui de la langue : autour des indépendances, les Africains ont d'abord opposé la position culturelle de Senghor à celle plus combative de Césaire. Mais plus encore, le goût immodéré du poète sénégalais pour les formules-médailles l'a pris quelques fois au piège : le célèbre « L'émotion est nègre comme la raison, hellène » a fait couler beaucoup d'encre. Senghor a tenté à plusieurs reprises de préciser sa pensée, mais il en est longtemps resté des séquelles. Les critiques africains se sont mobilisés en deux camps : ceux qui ont fait le plus de bruit, les opposants à la Négritude, le Camerounais Marcien Towa, *Négritude ou servitude?* (CLÉ, 1971), et le Béninois Stanislas Adotevi, *Négritude et négrologues* (« 10/18 », 1972), tous les deux réduisant la « philosophie » ou la conception senghorienne au biologisme culturel, alors que pour Senghor la Négritude est un humanisme.

On a beaucoup moins parlé de ceux qui, au-delà du débat sémantique lancé par Jean-Marie Abanda, *De la négritude au négritisme* (CLÉ, 1970), ont poursuivi dans la voie de Senghor. Au Nigérian Wole Soyinka, Prix Nobel de littérature, et à son non moins célèbre : « Le tigre ne proclame pas sa tigritude, il saute

sur sa proie », on peut opposer la thèse de S. Okechukwu Mezu, *Léopold Sédar Senghor et la défense et illustration de la civilisation noire* (Didier, 1968), où la Négritude senghorienne est vue comme une revalorisation de la civilisation africaine. Il reste que les réactions de cette seconde génération d'intellectuels et de critiques ont amené Senghor à développer sa pensée sur la culture, sur les valeurs de l'Afrique, sur la littérature et aussi sur la politique. Ces nombreux textes ont été consignés dans les cinq tomes de *Liberté*, publiés au Seuil, de 1964 à 1993.

Le but ici n'est pas de rendre compte de tout le débat autour de la Négritude, mais bien de préciser que celui-ci a ouvert la voie à l'Africanité, deuxième visage de la spécificité africaine, fortement inspirée des écrivains et critiques africains anglophones; d'ajouter également que pendant toute cette période, de 1960 à 1970, et dans certains pays jusqu'en 1980, on a très peu parlé de la poésie de Senghor, en Afrique. On lui a fait très peu de place dans les universités africaines, le plus souvent pas du tout. Dans les années 60, de rares articles ou études sous la plume d'Africains ont été consacrés à sa poésie, mais sur le mode de la recension : Olympe Bhêly-Quénou et Paulin Joachim sur *Nocturnes*, en 1961; un essai sur sa poésie par Lamine Diakhate, en 1961; un mémoire de Simone N'Diaye à l'Université de Dakar, en 1960; et quelques rares travaux. Pourtant l'œuvre poétique de Senghor comprend à ce moment-là quatre recueils majeurs (*Chants d'ombre* 1945, *Hosties noires* 1948, *Éthiopiennes* 1956, *Nocturnes* 1961). Faut-il s'en étonner? Beaucoup voient la fonction de président-poète comme la raison principale du silence des critiques africains chez qui l'idéologie semble avoir primé sur la poésie.

### **Les africanistes et Senghor**

Personne ne sera surpris d'apprendre que la critique sur la poésie de Senghor a vu le jour en Europe. Chacun de ses recueils a été salué favorablement par les critiques. La publication de *Chants d'ombre* en 1945 fait l'objet de trois articles dont l'un est signé Pierre Emmanuel dans *Temps présent*. Ce dernier y souligne un trait fondamental de la poésie senghorienne : « Rien ne convient mieux que les grandes images élémentaires mêlées à l'incessant rappel de symboles issus d'une très ancienne

civilisation, pour évoquer le continent noir dans son étrangeté magique » (3 août 1945). Luc Decaunes, quant à lui, signale la sortie d'*Hosties noires* en 1948 en ces termes : « Le style de Senghor a la vivacité, l'ondoiement, la santé d'une conscience natale. Et l'on sent que chacun de ces poèmes pourrait être dit ou chanté sur le rythme des tam-tams, au cœur des lourdes forêts africaines » (*Cahiers du Sud*, n° 292). Armand Guibert présente *Chants pour Naëtt*, paru chez Pierre Seghers, en 1949. On sait que ce recueil légèrement remanié reparait sous le titre *Chants pour Signare* dans *Nocturnes*, en 1961. Jean Grosjean, dans *La Nouvelle Revue française*, Philippe Chabaneix, dans le *Mercure de France*, Georges Larches, dans *La Presse du Cameroun*, font la recension d'*Éthiopiennes*, en 1956.

Un appui de taille à la Négritude vient de Jean-Paul Sartre qui offre à Senghor, en préface à son *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française* (PUF, 1948), son « Orphée noir ». La voix du grand philosophe français qui fait autorité dans cet immédiat après-guerre, veut expliquer aux Blancs « pourquoi c'est nécessairement à travers une expérience poétique que le noir, dans sa situation présente, [nous sommes en 1948] doit d'abord prendre conscience de lui-même et, inversement, pourquoi la poésie noire de langue française est, de nos jours, la seule grande poésie révolutionnaire » (Senghor, 1948 : XII). Sartre cite Césaire plus souvent que les autres poètes, mais Damas et Senghor y trouvent également leur compte. Une chose est certaine : la caution de Sartre a marqué un temps fort dans la reconnaissance de la poésie nègre.

Dans leur ensemble, les critiques occidentaux reconnaissent en Senghor un poète africain sans doute, mais aussi un poète de langue française. La plupart des références qui situent la poésie de Senghor renvoient, bien entendu, aux grands poètes français : Baudelaire, Paul Claudel, Charles Péguy, Saint-John Perse, etc. Si l'on n'assimile pas complètement cette nouvelle poésie à la poésie française, on a tendance à la situer dans son prolongement. Georges-Emmanuel Clancier, romancier, essayiste et poète français, trouvant le rythme de la poésie de Senghor monotone, proposait, par exemple, un modèle tout à fait étranger à l'écriture poétique du poète sénégalais. Une certaine critique métropolitaine, rébarbative à l'effort nécessaire pour entrer dans cette poésie nouvelle, en vient même à parler d'exotisme.

La remarque fait bondir Senghor dont le mémoire de diplôme d'études supérieures à la Sorbonne portait précisément sur « l'exotisme chez Baudelaire ». Il ne tarde pas à s'expliquer dans sa postface à *Éthiopiennes* : « Quand nous disons *kôras, balafongs, tam-tams*, et non harpes, pianos, tambours, nous n'entendons pas faire pittoresque; nous appelons "un chat un chat" » (Senghor, 1990, postface : 158). Il est vrai que certains lecteurs considèrent comme une surcharge la présence de mots africains et le système référentiel senghorien. Cependant les mots africains servent à désigner des êtres, des choses et des réalités de l'Afrique. Le poète a d'ailleurs mis au point un procédé qui ne se laisse pas toujours lire à première lecture, mais que l'habitude nous fait vite découvrir. Une définition accompagne ou précède toujours le mot africain. Ainsi : « Donc salut Dompteur de la brousse, Toi Mbarodi » (*Ibid.*, « L'Homme et la Bête » : 101); le Dompteur de la brousse, c'est le lion qui est dit « Mbarodi » en peul. De même, « Kaya Magan je suis [...] Le Roi de l'or » (*Ibid.* : 103-105). Il s'agit de l'empereur du Ghana, l'ancienne Gold Coast. Quant à son système référentiel, il manifeste à quel point le poète tente de reconquérir, par la poésie, un espace et un temps, qui sont l'Afrique, son histoire et sa culture.

Le premier critique français qui s'intéresse à Senghor de façon sérieuse et respectueuse est Armand Guibert. En 1961, il fait entrer le poète sénégalais dans la collection « Poètes d'aujourd'hui » chez Pierre Seghers et en 1962, dans la collection « Approches » à Présence Africaine. Guibert dit de Senghor : « Très rares sont les poètes qui ont été des ouvriers de l'Histoire [...] il aura été de ce petit nombre d'élus » (1961 : 162). Ce critique français est le premier à se tourner vers l'Afrique, vers le Sénégal pour connaître les points d'ancrage et les références du poète. Il tente une démarche sincère et honnête pour entrer dans l'histoire personnelle et dans la culture du poète, afin de mieux comprendre l'univers poétique dont ce dernier a déjà en 1962 tracé les structures profondes. Il est le premier à percevoir un rapport essentiel entre la poésie gymnique sèrère et la poésie senghorienne. Sans doute l'information est encore élémentaire, mais Guibert ouvre des voies pertinentes à l'étude de la poésie de Senghor.

Les critiques africanistes qui se sont livrés à une étude plus systématique des littératures africaines de langue française ne font leur apparition en nombre important qu'autour des années 1970, à deux exceptions près, Janheinz Jahn et son *Muntu, l'homme africain et la culture néo-africaine*, publié en allemand en 1958 et en français, au Seuil, en 1961, et Lilyan Kesteloot dont la thèse de doctorat est soutenue en 1961 et publiée à Bruxelles, en 1965, *Les écrivains noirs de langue française : naissance d'une littérature*. Même si quelques courts articles continuent à paraître au début des années 1960, y compris dans *Le Devoir*, sous les plumes de Pierre de Grandpré, Armand Guibert, etc., les études un peu plus substantielles ne voient le jour qu'en 1968-1969. Fait étonnant, un mémoire de maîtrise est présenté en 1968, à l'Université d'Alberta, par Richard A. Magneau et porte sur *La vision poétique de Léopold Sédar Senghor : poète africain*. En 1969, un autre mémoire est accepté à la Sorbonne. Il a comme auteure Chantal Desjeux et porte sur *La femme dans l'œuvre poétique de Léopold Sédar Senghor*.

Une étude plus fouillée et sans doute la plus riche pour l'époque sur la poésie de Senghor est l'œuvre critique d'Hubert de Leusse, *Léopold Sédar Senghor, l'Africain* (Hatier, 1967). Outre qu'elle semble répondre à l'une des obsessions du poète sénégalais, celle d'être reconnu comme Africain : « Mère, sois bénie! / Reconnais ton fils à l'authenticité de son regard, qui est celle de son cœur et de son lignage [...] » (Senghor, 1990, « À l'appel de la race de Saba » : 61), elle traite plusieurs aspects spécifiques de la poésie senghorienne : thèmes de la terre natale, de l'amitié, de l'amour, du monde de l'invisible, mais aussi deux des composantes de la poétique de Senghor, le rythme et la musique. L'étude se termine sur la mission du poète et son regard porté sur le surréel, c'est-à-dire au-delà du visible, et sur la Négritude qui est à la fois point de départ, avec le « Royaume d'enfance », et point d'arrivée, le poète étant « l'ambassadeur » de son peuple et devant manifester l'Afrique « comme le sculpteur de masques au regard intense » (*ibid.*, « À la mort » : 26). Au moment de la publication de cette étude, des critiques européens et surtout certains Africains ont vu dans le travail de ce critique une lecture de complaisance, comme si proclamer Senghor africain pouvait être presque une hérésie. En relisant ce texte 35 ans plus tard, on peut constater que la sensibilité d'Hubert de



La critique et Léopold Sédar Senghor / Léopold Sédar Senghor et la critique 105

Leusse est entrée en empathie avec celle du poète et que sa démarche d'ouverture à un monde nouveau lui a permis de saisir très justement plusieurs éléments de sa spécificité.

Avec Janheinz Jahn, Armand Guibert, Lilyan Kesteloot, Hubert de Leusse, le champ de la critique littéraire consacrée à Senghor possède des bases de plus en plus solides. La voie est ouverte et plusieurs critiques vont s'y engager. La décennie 1970 est riche en articles et études sur la poésie de Senghor. Leurs auteurs viennent de partout : Nigeria, Cameroun, Sénégal, Afrique du Sud, Allemagne, France, Italie, États-Unis d'Amérique, Canada. Les travaux les plus poussés sont tirés de recherches pour la maîtrise ou le doctorat. Plusieurs de ces critiques ont des noms bien connus dans les études senghoriennes : Abiola Irele, Thomas Melone, Sylvia Washington Bâ, Margaret Badum Melady, Dorothy S. Blair, Keith G. Warner, Émile Snyder, Marcien Towa, Papa Gueye Ndiaye, Renée Tillot, Marie-Madeleine Marquet, Gabriella Malvezzi, S. Okechukwu Mezu, Geneviève Lebaud, Gusine Gawdat Osman, etc.

Un grand nombre de ces travaux portent sur la Négritude, question très prisée dans les années 1970. Mise à part la thèse de doctorat 3<sup>e</sup> cycle de Marcien Towa, *Poésie de la Négritude, approche structuraliste*, qui n'est publiée qu'en 1983, chez Naaman, et où l'auteur reprend les lignes principales de sa lecture de la poésie de Senghor déjà présente dans *Négritude ou Servitude?*, l'ensemble de ces études s'appuient sur la définition que Senghor donne du concept : « l'ensemble des valeurs de civilisation du monde noir, telles qu'elles s'expriment dans la vie et les œuvres des noirs » (1977 : 90). Les chercheurs se lancent donc à la quête de ces valeurs africaines telles que l'Africain les vit et que le poète les traduit dans ses poèmes. Ce qui est intéressant, c'est de voir ces regards croisés jetés par des critiques d'origine et de culture différentes sur la conception senghorienne et sur sa manifestation dans sa poésie. Dans ces travaux, les mêmes idées reviennent de nombreuses fois. Il faut attendre *La poétique de la Négritude* de Michel Hausser (Silex, 1985) pour trouver une synthèse complète et éclairante.

Plusieurs de ces études sont thématiques : l'image de l'Afrique dans la poésie de Senghor, le métissage, la nostalgie, l'élément liquide, le symbolisme, la figure de la femme, l'amour, l'exil et le sacré, etc. La lecture reste assez conventionnelle et s'appuie rarement sur une méthodologie alliant ouverture et rigueur. L'étude de Renée Tillot portant sur *Le rythme dans la poésie de L. S. Senghor* (N.É.A., 1979) semblait pleine de promesses parce qu'elle sortait des sentiers battus. En fait, nous nous retrouvons devant une rythmique plus française qu'africaine et il manque une synthèse mettant en évidence les caractéristiques d'un aspect important de la poésie de Senghor.

### **Senghor critique littéraire et « critique » de sa poésie**

L'œuvre critique de Senghor est suffisamment importante pour que Daniel Garrot lui consacre une étude, *Léopold Senghor, critique littéraire* (N.É.A., 1978). Cette activité critique a pris de multiples formes : préfaces, analyses descriptives, conférences dans des colloques ou conférences publiques, articles, hommages, allocutions, etc. Senghor s'est intéressé à différents problèmes culturels. Il a dégagé les principales caractéristiques de la civilisation négro-africaine, des langues africaines, de l'esthétique négro-africaine, de la poésie négro-africaine, de la poésie négro-américaine, de la langue française, du métissage, etc. Ses préfaces ont servi de caution à de nombreux jeunes poètes, romanciers, conteurs, hommes de théâtre de l'Afrique. Phénomène de légitimation pratiquée à grande échelle sur l'ensemble du continent, respect de l'aîné oblige. La présentation que Senghor fait de ces œuvres est habituellement orientée vers l'identification des traits propres à la Négritude ou à la spécificité africaine. Il décrit ainsi l'itinéraire du jeune Tchicaya U Tam'si : « de la poésie bantoue à la poésie négro-africaine ». La formule peut paraître ambiguë, comme si la poésie bantoue n'était pas africaine. Mais ce que Senghor veut souligner, c'est le fait que le poète, d'abord contestataire à l'égard de ses aînés, construit une œuvre poétique possédant tous les traits d'une poésie africaine.

Les écrivains européens font aussi l'objet de sa lecture critique : Victor Hugo, Pierre Soulages, Albert Camus, Saint-John Perse, Paul Claudel, Gunter Grass, Marcel Proust, Guillaume Apollinaire, Paul Éluard, etc. Lecteur éclectique, Senghor met au jour la

La critique et Léopold Sédar Senghor / Léopold Sédar Senghor et la critique 107

conception de la poésie de chacun et il dégage des traits pertinents de leur œuvre poétique. Plusieurs textes sont consacrés à la Francophonie et à la Civilisation de l'Universel. L'ensemble de ces travaux critiques couvrent l'essentiel des tomes I, III et V de *Liberté*, une véritable somme de sa pensée critique.

De plus, Senghor s'est fait lecteur de sa propre poésie. Pourtant, il a souvent répété ce qu'il écrivait dans sa préface à la thèse de Sylvia Washington Bâ : « Au fond, ce n'est pas le métier du poète que d'élucider ses motivations et ses raisons, surtout pas les éléments de son style. C'est l'affaire du critique » (dans Washington Bâ, 1973 : VII). Même s'il a souvent répété qu'il n'était pas le meilleur lecteur de sa poésie, il prenait visiblement plaisir à commenter sa poésie aux chercheurs qui travaillaient sur son œuvre. Il a même pu, à l'occasion, orienter ceux-ci sur des pistes qui lui plaisaient particulièrement, mais qui demandaient chaque fois à être confrontées profondément à son œuvre. Certains chercheurs peu exigeants ont pu se contenter de ce que le poète disait de sa propre poésie, courant le risque de demeurer à la surface de cet univers riche et complexe. L'observation est d'autant plus pertinente que Senghor étant Senghor, il a déclaré en d'autres circonstances : « Je me suis fait une cosmogonie à moi-même, une mythologie à moi-même, à partir des conversations avec l'oncle Waly, Tokô'Waly... »<sup>1</sup>. Il rappelait ainsi adroitement que les sources africaines alimentent chez lui non pas une étude anthropologique ou historique mais bien sa création poétique, affirmant par là sa liberté de poète.

Le poète Senghor, lorsqu'il se muait en critique de sa poésie, aimait bien parler du rythme de sa poésie. Il n'hésitait pas à battre le tam-tam pour illustrer lui-même le rythme de certains poèmes wolof qu'il chantait avec conviction. Il dégageait la ligne rythmique dont il disait s'être inspiré pour sa propre poésie. Touchant précisément cette question du rythme, Senghor a été marqué, pour ne pas dire blessé, par la remarque de son ami Georges-Emmanuel Clancier sur la monotonie de sa poésie : « Souhaitons que M. Senghor parvienne à se créer un langage d'un rythme plus divers où une image, un mot élèvera soudain son arête autour de quoi la figure du poème s'organisera »<sup>2</sup>. Curieusement,

<sup>1</sup> Interview accordée par Senghor à l'équipe de recherche de l'Université Laval, le 8 juin 1974.

<sup>2</sup> G.-E. Clancier, dans *Paysage Dimanche*, 2 septembre 1945, cité par Armand Guibert, 1962 : 156.

lorsque Senghor veut proposer un guide de lecture de sa poésie, il ne retient que la dernière partie de la critique de Clancier : « un mot, une image élève soudain son arête autour de quoi tout le poème s'organise ». Outre le fait que le mot « arête » n'est pas très éclairant ni « fonctionnel » pour l'analyse, les poèmes de Senghor fourmillent d'images, de symboles, de mots forts qui s'appellent les uns les autres et se constituent en constellations ou en réseaux. La lecture de sa poésie se révèle en fait plus complexe que le modèle proposé.

### **Situation actuelle de la critique**

Notons tout d'abord que la démission de Senghor de la présidence de la République, le 31 décembre 1980, change la relation et l'attitude que plusieurs Africains entretenaient à son endroit et particulièrement envers sa poésie. Ce n'est plus ambigu de parler de sa poésie. On lui fait davantage de place dans l'enseignement universitaire. Même à l'université de Dakar, ce qui peut étonner, on avait sans doute parlé de Senghor, mais en englobant son œuvre dans un ensemble très large, la poésie négro-africaine et la Négritude. Le premier séminaire de doctorat portant sur la couleur, l'ombre et la lumière, la nuit et le soleil dans son œuvre poétique, n'a eu lieu qu'à la fin des années 1980.

On connaît par ailleurs l'attitude générale du monde universitaire français dans les années 1960-70, à l'endroit des littératures francophones que l'on associait à la périphérie. On constate même une certaine résistance du système devant l'enseignement des littératures africaines. Quelques professeurs ont cependant réussi à les introduire dans leur enseignement et leur recherche et à conduire des étudiants jusqu'au doctorat. Un événement récent a ranimé l'intérêt pour la poésie senghorienne. En 1997, le ministère de l'Éducation nationale français plaçait au programme des classes terminales son recueil *Éthiopiennes*. Pour l'occasion, plusieurs publications ont été consacrées au poète sénégalais, recentrant l'attention sur sa poésie.

Autre événement contemporain en hommage au poète sénégalais, le *Printemps poétique de Villetaneuse 2000* que

La critique et Léopold Sédar Senghor / Léopold Sédar Senghor et la critique 109

L'Université de Paris-XIII a dédié à Senghor et, à cette occasion, un colloque a été tenu sous le thème « Léopold Sédar Senghor, Africanité – Universalité ». Les actes de ce colloque sont parus dans la revue *Itinéraires et contacts de cultures* (n° 31), à L'Harmattan, en juin 2002. On y trouve des témoignages de vieux compagnons de Senghor et des interventions de ceux qui se sont intéressés à sa biographie. On y parle également de l'homme politique, en particulier de ses vingt années à la présidence du Sénégal et de sa contribution à la culture. Mais ce qui est plus important pour la critique, ce sont les points d'intérêt actuels des chercheurs.

S'agissant de Senghor, certains se croient encore obligés de parler de Négritude, sans vraiment renouveler le discours. D'autres, de façon plus utile et nouvelle, traitent de questions pertinentes : « la notion de raison intuitive » chez Senghor, « l'image analogique » en regard de la métaphore, la musique et le rythme, les modèles senghoriens. En resituant la démarche du poète dans son contexte et en prenant en compte les « maîtres » qu'il a choisis, ces concepts senghoriens sont vus sous une lumière nouvelle. Son projet poétique et son apport théorique apparaissent plus clairement et ils ouvrent sur les grands thèmes très senghoriens du métissage et du dialogue des cultures.

C'est certainement dans les Amériques – Canada, États-Unis, Antilles, Amérique du Sud – que la poésie de Senghor a connu la plus large audience : enseignement, projets de recherche, colloques, publications. Ses œuvres y côtoient celles de Césaire, de Soyinka, de Damas, de Tchicaya, etc. En fait, il occupe la place qui lui revient dans le cadre très important que l'on accorde aux littératures africaines francophones et anglophones. Le poids que son rôle d'homme politique a représenté en Afrique n'a jamais gêné les lecteurs ni les chercheurs des Amériques.

Parmi la production critique contemporaine relativement abondante sur l'œuvre poétique de Senghor, une étude se détache. André-Patient Bokiba, professeur et chercheur du Congo-Brazzaville, a publié en 2001, à L'Harmattan, un travail magistral, *Le siècle de Senghor*. Le titre peut paraître ambitieux, mais il tient ses promesses. Le critique congolais présente une

magnifique synthèse sur l'homme, l'œuvre et son siècle, tout à fait digne de la stature et de l'importance de Senghor. La poésie y occupe la place principale. L'auteur fait la preuve qu'une lecture attentive et une analyse systématique permettent d'entrer dans l'univers poétique senghorien et d'en goûter la « substantifique moelle ».

Nous nous en sommes tenu essentiellement à la critique francophone sur la poésie de Senghor. Il faudrait prendre en compte au même titre la critique anglophone tout aussi abondante et ne pas oublier la critique qui se développe en Asie, particulièrement en Inde, en Corée du Sud, au Japon et également en Europe de l'Est. Mais le corpus critique francophone était suffisant pour dégager les grands traits de la réception faite à la poésie de Senghor et en marquer la justesse ou les limites. Un aspect intéressant de ce parcours a été de constater l'interaction que le poète a toujours entretenue avec ses critiques. En homme de dialogue, Senghor n'a jamais été indifférent aux observations qui lui étaient faites et elles lui ont habituellement permis de développer sa pensée ou de corriger certaines perceptions.

Professeur émérite (2001) rattaché au Département des littératures de l'Université Laval, **Fernando Lambert** a été responsable de l'enseignement et de la recherche en littératures africaines de 1970 à 1998. Il a dirigé plusieurs numéros spéciaux de revue consacrés à ce domaine, collaboré à plusieurs ouvrages collectifs et publié de nombreux articles dans des revues, au total plus d'une cinquantaine d'articles ou chapitres. Il a réalisé une première série de films sur la littérature africaine, une deuxième sur la poésie de Senghor et un cours télévisé sur les littératures subsahariennes francophones, *Voix du Sud*. Il a fait paraître chez Présence Africaine « *Lire...* » *Éthiopiennes de Senghor* (1997).

#### Références

- ABANDA, Jean-Marie (1970). *De la négritude au négritisme*, Yaoundé, CLÉ.
- ADOTEVI, Stanislas (1972). *Négritudes et négrologues*, Paris, UGÉ (coll. « 10/18 »).
- BOKIBA, André-Patient (2001). *Le siècle de Senghor*, Paris, L'Harmattan.
- COLLOQUE 2000 (2001). *Léopold Sédar Senghor, Africanité – Universalité*, actes du Colloque de l'Université Paris - XIII, *Itinéraires et Contacts de cultures*, vol. 31, Paris, L'Harmattan.
- LEUSSE, Hubert de (1967). *Léopold Sédar Senghor, l'Africain*, Paris, Hatier.
- FONDATION L. S. S. (1982). *Léopold Sédar Senghor, Bibliographie*, 2<sup>e</sup> édition, Dakar, Fondation L. S. S.
- GARROT, Daniel (1978). *Léopold Sédar Senghor, critique littéraire*, Dakar, NÉA.

La critique et Léopold Sédar Senghor / Léopold Sédar Senghor et la critique 111

- GUIBERT, Armand (1962). *Léopold Sédar Senghor*, Paris, Présence Africaine (coll. « Approches »).
- (1961). *Léopold Sédar Senghor*, Paris, Pierre Seghers (coll. « Poètes d'aujourd'hui »).
- HAUSSER, Michel (1985). *La poétique de la Négritude*, Paris, Silex.
- JAHN, Janheinz (1961). *Muntu, l'homme africain et la culture néo-africaine*, Paris, Le Seuil.
- KESTELOOT, Lilyan (1965). *Les écrivains noirs de langue française : naissance d'une littérature*, Bruxelles, Université libre de Bruxelles, Institut de sociologie Ernest Solvay.
- OKECHUKWU MEZU, S. (1968). *Léopold Sédar Senghor et la défense et illustration de la civilisation noire*, Paris, Didier.
- SENGHOR, L. S. (1993). *Liberté 5, Le dialogue des cultures*, Paris, Le Seuil.
- (1990). *Œuvre poétique*, Paris, Le Seuil (coll. « Points »).
- (1977). *Liberté 3, Négritude et civilisation de l'universel*, Paris, Le Seuil.
- (1964). *Liberté 1, Négritude et humanisme*, Paris, Le Seuil.
- (1948). *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, préface « Orphée Noir » de Jean-Paul Sartre, Paris, PUF.
- TILLOT, Renée (1979). *Le rythme dans la poésie de L. S. Senghor*, Dakar, NÉA.
- TOWA, Marcien (1983). *Poésie de la Négritude. Approche structuraliste*, Sherbrooke, Naaman.
- (1971). *Léopold Sédar Senghor : Négritude ou servitude?*, Yaoundé, CLÉ.
- WASHINGTON BÂ, Sylvia (1973). *The Concept of Negritude in the Poetry of Leopold Sédar Senghor*, Princeton, Princeton University Press.